

CIALE

à son département  
messieurs exami-  
s dépôts.naires, lors de sa  
s.ORTE  
ice-président  
J.-B. ROLLANDec  
eurs  
E

NTIONS

le IDE DE L'INVEN-

ra envoyé gratis

&amp; MARION

ersité, Montréal,

ébec et Washington, D.C.

TE

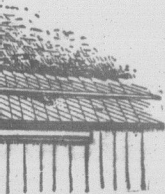
atisses  
anentesa, par des  
sans le  
Canada:  
ve du feu.  
t avec les  
nt faits deque la bâ-  
fois posée,s qu'ASBES-  
lus économi-  
al peut êtreec les autres  
orme de bar-  
E est dure  
nente.seront cou-  
e vous posiez

demande.

ny Limited

MONTREAL

ement.



## ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ

Abonnement payable d'avance.

Canada—Excepté oité de Québec... \$1.00  
Cité de Québec et pays étrangers... 1.50  
Pour les Sociétaires de la Coopéra-  
tive Fédérée de Québec et de la  
Société des Jardiniers-Maraîchers... 75c

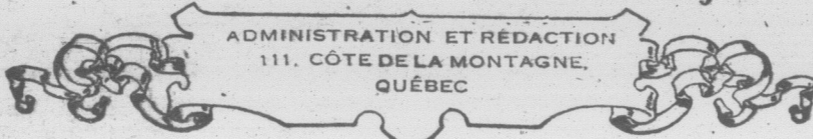
Tarif des annonces 15c. la ligne. Annonces  
classifiées 25 mots, 50 sous par insertion,  
plus un sou par mot additionnel au-dessus  
de 25 mots, minimum, 50 sous.

Pour abonnement et annonces écrire au  
"Bulletin de la Ferme", Limitée, 111 Côte  
de la Montagne, (Édifice Morin) Québec.  
Case postale 129.—Tél. 2-4297.

## LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE TECHNIQUE HEBDOMADAIRE

Consacrée au Service des Cultivateurs de Progrès



ORGANE OFFICIEL DE LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC  
et de la Société des Jardiniers-Maraîchers de la Province de Québec

Volume XV—Henri Gagnon, Président

LE 23 juin 1927

Frs. Fleury, Gérant—Numéro 25

Québec, 23 juin, 1927.

## Le miel du Québec

Dans son numéro de mai dernier, l'excellente revue apicole "L'Abeille", la seule revue française du genre en Amérique, publiait un article de M. Alin Caillas, chimiste français de grande renommée, sur le miel du Québec. M. Caillas, qui a analysé un grand nombre d'échantillons de miel du Québec, écrit que notre miel de trèfle blanc est supérieur aux miels de table les plus réputés récoltés en Europe. Ce témoignage désintéressé ne fait que confirmer ce que depuis longtemps nous disait et répétait sur tous les tons le chef du Service de l'Apiculture du gouvernement provincial.

Si notre miel est si bon et si recommandable, nous nous demandons pourquoi nos apiculteurs ne gardent-ils pas plus de ruches et ne produisent-ils pas plus de miel.

Toujours d'après "L'Abeille", car c'est dans cette revue que nous puisons nos renseignements, plus de 90% de nos apiculteurs ne possèdent que de une à vingt-cinq colonies d'abeilles. Nous ne craignons pas de dire que les simples amateurs d'abeilles chez nous sont trop nombreux et que ceux qui gardent des abeilles pour en retirer de réels bénéfices ne le sont pas assez. Sur cette proportion de 90%, nous serions curieux de savoir quelle est la proportion de ceux qui ne gardent qu'une à dix colonies. Plus des trois quarts probablement. Pourtant il ne serait pas beaucoup plus dispendieux de garder le double de ruches et par le fait même retirer de bien meilleurs bénéfices. On invoquera probablement le manque de temps. Bien souvent tel n'est pas le cas. La principale raison c'est le manque de renseignements et quelquefois la négligence. Louis Arnaud écrivait dernièrement que nos gens ne lisaient pas assez ou plutôt n'étaient pas assez, ce qui était pour plusieurs la cause de leur négligence et de leurs insuccès. C'est probablement la même chose chez un grand nombre d'amateurs d'abeilles. On garde des ruches un peu à la diable, l'on récolte son miel de même, on ne le vend guère mieux, puis on est surpris que les résultats ne soient pas aussi encourageants qu'on les voudrait.

Voici un moyen qui, je crois, pourrait contribuer au développement de l'industrie apicole chez nous et pourrait aider à résoudre, pour une petite partie peut-être, mais au moins pour une partie, le problème de la désertion du sol: "Ce serait d'intéresser les jeunes à l'apiculture". Comment intéresser les jeunes à ces petites industries de la ferme? Le sujet est trop vaste pour que nous entreprenions de le traiter aujourd'hui; nous y revenons prochainement.

## Pensées pour le 24 juin

Il n'est pas superflu de chercher à intéresser à nos fêtes du vingt-quatre juin, par tous les moyens légitimes, tous nos compatriotes, ceux de la ville et ceux de la campagne.

On est resté ou devenu très froid et très indifférent, dans beaucoup de nos centres agricoles, à l'endroit de la Saint-Jean-Baptiste. Cette fête est célébrée surtout dans les villes, et elle passe inaperçue dans un trop grand nombre

de nos paroisses rurales. Il ferait si bon pourtant chômer un peu, et fêter le sol natal, quand notre printemps a partout sur lui répandu la vie, quand nos champs sont couverts encore de leurs larges tapis d'émeraude, et sont encore enguirlandés de toutes les fleurs parfumées!

Est-ce une illusion, semblable à toutes celles qui se lèvent en nos âmes à mesure que les années nous éloignent de l'enfance, mais il me semble qu'autrefois,

lorsque nous étions petits, le vingt-quatre juin était une date partout souhaitée et fêtée. C'était au moins petit congé ce jour-là pour les travailleurs de la terre. Et je sais un coin de paroisse où l'on en profitait pour transformer en une large station balnéaire la plage laurentienne, l'anse ovale et gracieuse, qu'enveloppent dans la caresse de leurs lignes souples les coteaux rouges de Berthier et les plaines vertes, courtes et montantes de St-Vallier. C'était donc au bord du fleuve, et dans le fleuve que nous fêtions la Saint-Jean-Baptiste. Ce qui est une façon comme une autre de retremper sa vie et de renouveler son patriotisme: mais nul doute que le Baptiste du Jourdain ne pouvait que l'approuver et la recevoir comme un très délicat et symbolique hommage.

Au surplus, le vingt-quatre juin était alors l'ouverture de la saison des bains. Il eût été dangereux, avant ce jour, de descendre dans l'onde malfaisante, et nos mères, qu'alarmaient toujours nos naïves imprudences, nous exagéraient à merveille tous les maux que nous pouvions causer ces flots que n'avait pas encore bérés la Saint-Jean. Mais, une fois venu le jour tant de fois appelé par nos vœux, les eaux du fleuve étaient transformées, elles étaient bonnes, salubres au baigneur; le fleuve Saint-Laurent devenait comme une grande fontaine de Jouvence où tous, grands et petits, parents et enfants, allaient se plonger pour y puiser la vigueur de leurs corps et la jeunesse de leur vie.

Et la petite baie de Berthier était donc alors très animée, très vivante, très peuplée. C'était comme une sorte de Eirritz dont les princes et les millionnaires étaient absents. De toutes parts partaient les cris joyeux, les appels frémisants, et les baigneurs faisaient autour d'eux jaillir l'onde bienfaisante. Parfois aussi on enfourchait les chevaux et les bœufs laissés au rivage, et l'on conduisait à la mer ces nobles compagnons de l'homme. Et les cavaliers majestueux s'avançaient bien loin, parmi les vagues grises, et jusque là où nous, les enfants, nous ne pouvions plus les suivre; et c'était un spectacle nouveau, très hardi, qui nous donnait les plus complètes émotions. Oh! les joies non compliquées, et les lointains souvenirs du jeune âge!

Il paraît que tout cela est bien changé aujourd'hui, et que les bains de la Saint-Jean sont passés de mode, et que peu à peu s'effacent de nos traditions ces coutumes qui nous venaient sans doute des côtes normandes ou bretonnes. Le bruit de la mer qui chantait si fort à l'oreille des anciens, ne berce donc plus aujourd'hui dans sa monotone et douce harmonie les âmes régénérées!

Si, d'ailleurs, nous souhaitons que ces traditions revivent, ce n'est pas précisément pour borner à des rites neptuniens notre fête nationale. Ces récréations sont excellentes, elles ne sont pas vrai-

## RÉDACTION ET COLLABORATION

Cette revue est consacrée aux intérêts de la ferme et du foyer rural.

Elle est rédigée par un comité de techniciens et de praticiens agricoles, assistés de collaborateurs occasionnels et de correspondants de diverses institutions agricoles. Toute collaboration est soumise au contrôle du directeur.

La correspondance concernant la rédaction doit s'adresser au Directeur du "Bulletin de la Ferme", Case postale 129, Québec.

ment pour la Saint-Jean-Baptiste, telle qu'on la devrait fêter dans nos paroisses, un suffisant programme. Et toutes nos paroisses, d'ailleurs, ne sont pas situées au bord du Saint-Laurent, et tous nos compatriotes ne peuvent donc tremper leurs pieds dans les eaux du roi des fleuves.

On a ouvert, l'an dernier, dans quelques-uns de nos journaux, une sorte de consultation où chacun pouvait donner son avis sur la meilleure manière d'intéresser à notre fête nationale nos populations rurales. Et ceci prouve donc déjà qu'il y a lieu de poser un tel et si étrange problème.

La solution que l'on en peut proposer sera d'autant plus pratique qu'elle sera moins complexe; et elle sera d'autant plus facile à trouver que l'on n'oubliera pas qu'il faut donner à notre Saint-Jean-Baptiste le double caractère d'une fête religieuse et d'une fête civile. C'est l'église, et c'est la salle publique qui doivent être le double théâtre de nos solennités patriotiques.

Persuadons d'abord le Canadien des campagnes qu'il doit prendre congé ce jour-là. Invitons-le ensuite à assister à une grand-messe qui sera chantée à neuf ou dix heures, tout comme le dimanche, et rappelons-lui bien au sermon que nos origines nationales sont essentiellement religieuses, que notre histoire est toute pénétrée de christianisme, que nous avons le grave devoir de garder la vertu et la foi des aïeux, et que nous serions coupables du crime de lèse-patrie, le jour où nous voudrions nous éloigner du prêtre et de l'autel.

Et puis, organisons pour l'après-midi quelques fêtes publiques où se puissent de nouveau rassembler tous les paroissiens. On a proposé une distribution générale des prix pour toutes les écoles de la paroisse, et qui serait faite dans l'église elle-même, s'il n'y a pas d'autre salle qui puisse contenir la foule. Notre système d'enseignement est par tant de liens rattaché à l'éducation morale et religieuse, et nous le voulons conserver si canadien et si chrétien, que vraiment nos temples pourraient une fois l'an devenir la grande école du peuple. Et les enfants seraient assurément très honorés de recevoir sur un si large théâtre, et sous le regard de tant de spectateurs, leurs couronnes et leurs récompenses.

Et l'on mêlerait à ces fêtes scolaires des chants canadiens, des récitations patriotiques, des discours chargés d'idées et de conseils, agréables et utiles; prêtres et laïcs, maires, sénateurs et députés se feraient ce jour-là les instituteurs de la démocratie, et tous rapporteraient de cette dernière classe de l'année les plus salutaires leçons.

Le soir, on souperait en famille tout comme aux jours les plus gras; et c'est autour des tables frugales et abondantes que s'achèverait dans la plus délicieuse intimité notre éducation nationale.

Camille Roy, prêtre,

23

23

23